

Une littérature de l'exil en langue française oubliée : la dénonciation du stalinisme par Panaït Istrati, Victor Serge et Boris Souvarine à travers la trilogie de Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme* (1929)

Alain VUILLEMIN*

Key-words : *French-speaking literature, exile, anti-stalinism, bolshevik revolution*

Il est des écrits qui tombent dans l'oubli. Tel est le cas d'un livre, très polémique, *Vers l'autre flamme. Confession pour vaincus*, que Panaït Istrati¹ a fait paraître en octobre 1929, à Paris, sous sa seule signature, à son retour d'un long séjour en Russie effectué entre le 15 octobre 1927 et le 15 février 1929, à l'occasion du dixième anniversaire de la révolution bolchévique de 1917 et à l'invitation des autorités de la nouvelle Union Soviétique². L'ouvrage, écrit et publié en français, se compose de trois volumes intitulés respectivement *Après seize mois dans l'U.R.S.S., Soviets 1929* et *La Russie nue*. Le premier tome, seul, est de Panaït Istrati. Le second a été conçu par Victor Serge³. Le troisième a été rédigé par Boris Souvarine⁴. Ces trois livres sont distincts. Ils ont été écrits en collaboration. Ils ne traitent que d'un seul sujet, ils sont l'une des toutes premières condamnations en Europe occidentale de la réalité du monde soviétique après dix années de bouleversements révolutionnaires et de convulsions tragiques. Panaït Istrati les a signé tous les trois, sous son nom seul – il s'en explique dans un bref avertissement liminaire – non pas pour s'en approprier les idées mais pour mieux en assurer la diffusion. Avec la parution en 1924, à Paris, aux éditions Rieder, de *Kyra Kyralina*, le premier des *Récits d'Adrien Zograffi*, Panaït Istrati avait acquis une certaine notoriété en France. Par contre, Victor Serge et Boris Souvarine n'étaient pas encore connus. Or, Panaït Istrati tenait à « faire entendre le plus loin possible la voix de [ses] amis [...] une voix [commune] qui peut même n'être pas une dans sa diversité... » (Istrati 1977 : 16). Il s'agit aussi d'une « confession pour vaincus », comme l'annonce le sous-titre. Ces « vaincus », ce sont les adversaires de Joseph Staline, écartés du pouvoir en Russie à partir de la mort de Vladimir Lénine, en 1924. Boris Souvarine, de son vrai nom Boris Lifschitz, est d'une origine ukrainienne karaïte. Ouvrier, fils d'ouvrier, militant, journaliste, historien, il avait été naturalisé français en 1906, en même

* Université d'Artois/ Université Paris-Est Créteil Val de Marne, France.

¹ Panaït Istrati (1884–1935).

² L'Union Soviétique ou Union des Républiques Socialistes Soviétique (U.R.S.S.) a été créée en 1922.

³ Victor Serge (1890–1947).

⁴ Boris Souvarine (1884–1995).

temps que sa famille, émigrée à Paris en 1897. Dès 1916, il avait été membre du parti socialiste français (SFIO) et il avait été, en 1920, l'un des fondateurs de la Section Française de l'Internationale Communiste (le futur Parti communiste français) lors du congrès de Tours. Il avait été évincé en 1924 de l'Internationale Communiste et du Parti communiste français pour s'être opposé à la « bolchévisation » et à la « stalinisation » de ce parti. Il était revenu à Paris depuis le mois de janvier 1925. Victor Serge, de son vrai nom Viktor Lvovitch Kilbaltchiche, né en Belgique de parents russes, devenu un militant anarchiste dès 1906, impliqué dans l'affaire de la bande à Bonnot en 1912, réfugié en Russie en 1919, membre du Parti communiste russe dès 1919 aussi, s'était rallié à Léon Trotski, l'un des principaux adversaires de Joseph Staline à cette époque. Le regard porté sur la Russie soviétique dans *Vers l'autre flamme* n'est donc pas exempt de partis pris politiques et idéologiques. Il en est néanmoins une dénonciation implacable, prémonitoire, portée de l'intérieur du mouvement communiste international, provoquée par un dessillement commun, construite sur une indignation partagée et fondée, enfin, sur une conviction toujours intacte.

1. Un dessillement commun

Le dessillement est commun. Panaït Istrati en fait l'aveu d'emblée, dès le début de son propre récit dans *Après seize mois dans l'U.R.S.S.* : « il ne faut pas s'attendre [à] que je raconte en détail et d'une manière pittoresque [...] tout ce que j'ai parcouru, vu, senti et pensé » (Istrati 1977 : 46) durant ce séjour. Il en donne aussitôt l'explication : « je suis allé là-bas avec des pensées et des élans qui, en route, ont sombré » (Istrati 1977 : 48). Ce même mouvement de désillusion se retrouve chez Victor Serge dans *Soviets 1929* et dans *La Russie nue* de Boris Souvarine. Tous trois reconnaissent avoir été abusés, leurrés, par un mythe soviétique, une « légende soviétiste créée, répandue, entretenue » (Serge 1977 : 8) de propos délibéré. Tous trois, néanmoins, ont observé de près les transformations gigantesques qui se produisaient alors dans l'U.R.S.S. Tous trois, aussi, sont devenus plus critiques, au fur et à mesure qu'ils en découvrent les « maux » (Serge 1977 : 9). Ils en décrivent d'abord la misère quotidienne, l'existence tragique des travailleurs dans les villes et les usines, celle des paysans dans les campagnes et les *sovkhozes*, ainsi que celle des exclus et des opprimés dans *La Russie nue*, les gâchis économiques, les gaspillages colossaux, les entraves à l'industrialisation, la pauvreté générale et la crise des blés endémique dans *Soviets 1929*. Tous trois dénoncent l'oppression bureaucratique du régime, étendue à l'ensemble des républiques soviétiques et assurée par un « énorme effectif de fonctionnaires installés à demeure et [des] légions d'auxiliaires » (Souvarine 1977 : 250) et devenue une « hypertrophie tératologique de l'administration paperassière, inutile, nuisible, coûteuse, stérile et stérilisatrice, corrompue et corruptrice » (Souvarine 1977 : 302). Ils en décrivent les effets pervers, les conséquences désastreuses, la « gabegie, [l']incurie et [les] pots-de-vin » (Serge 1977 : 50) et ils en estiment « impossible d'évaluer le préjudice » (Serge 1977 : 50). Boris Souvarine ajoute même que « nulle part au monde, on observe quelque chose de semblable ou d'approchant » (Souvarine 1977 : 296). La condamnation est totale, à la mesure du désenchantement éprouvé. C'est

une désillusion qui se traduit à travers « le voile rouge des apparences » (Souvarine 1977 : 8). C'est une commune déception que révèlent ces trois témoignages.

2. Une indignation partagée

L'indignation est aussi partagée. Les idéaux de la révolution ont été trahis. Le plus acerbé est Panaït Istrati. Le doute se serait emparé de lui dès le lendemain des fêtes données à Moscou pour le X^e anniversaire de la Révolution d'Octobre 1917. C'est à cette occasion qu'il découvre l'existence d'une « opposition trotskyste » et des qualificatifs de « traîtres », de « blancs », de « contre-révolutionnaires » et de « mencheviks » (Istrati 1977 : 76) qui le révoltent. Il est indigné par l'arrestation de Victor Serge en mars 1928 et par les péripéties de l'affaire Roussakov, par l'exclusion du parti et par l'arrestation d'Alexandre Ivanovitch Roussakov, un militant anarchiste révolutionnaire, traqué par la police tsariste, exilé à Marseille, en France, et revenu en Russie en 1919, et, aussi, beau-père de Victor Serge. La seconde partie d'*Après seize mois dans l'U.R.S.S.* est consacrée par Panaït Istrati à la relation de cette affaire navrante, qu'il considère comme un symptôme caractéristique de la crise morale et sociale que la « patrie prolétaire » (Istrati 1977 : 141) traversait à cette époque. C'est le visage de cette patrie, ce sont les « Affaires Roussakov », les milliers, connues, et les centaines de milliers qu'on ne connaîtra jamais » (Istrati 1977 : 142) qu'il dénonce. Il relate les péripéties de cette affaire, commencée le 01 février 1929 par la désignation du vieux Roussakov à la vindicte publique, « comme ennemi du prolétariat » (Istrati 1977 : 148), par la *Pravda de Leningrad*. Dès le 02 février, Roussakov est exclu du syndicat qui devait le défendre et chassé de l'usine où il travaillait. Le 15 avril 1929, au terme d'un premier procès, l'accusation s'effondre. Roussakov est acquitté. Fin avril 1929, l'acquittement est cassé. À l'issue d'un second procès, le 12 mai 1929, Roussakov, son épouse et sa fille, Liouba Victor Serge, sont tous trois condamnés à des peines de travail obligatoire. Panaït Istrati résume les étapes de ces procès, décrit ses propres interventions, cite des extraits de presse. Pour lui, cette affaire Roussakov est un « scandale » (Istrati 1977 : 162), un « déni de justice » (Istrati 1977 : 187). Il est profondément offusqué que l'on en soit venu « à demander publiquement la mise à mort d'un homme absolument innocent » (Istrati 1977 : 142). Le lien entre les deux premiers tomes de *Vers l'autre flamme* s'éclaire. De la part de Panaït Istrati, c'est une façon de demander « justice pour tous les Roussakov » (Istrati 1977 : 188), et aussi pour Victor Serge. Le remplacement de son nom par celui de Panaït Istrati comme signataire du second tome s'explique également. C'était une manière de protéger Victor Serge, toujours interné en Russie à la date où *Vers l'autre flamme* paraît en France. L'anonymat, par solidarité, du troisième tome par Boris Souvarine se comprend mieux. Au-delà, les trois témoignages, *Après seize mois dans l'U.R.S.S.*, *Soviets 1929* et *La Russie nue*, ne cessent de dénoncer l'obscurantisme général, l'arbitraire effréné de l'appareil répressif et les excès d'une justice administrative expéditive.

3. Une conviction intacte

La conviction initiale demeure intacte. En s'exprimant au nom de Victor Serge et de Boris Souvarine, Panaït Istrati ne cesse de le répéter, il reste animé par la

même exigence de justice, ce « besoin » (Istrati 1977 : 17), cette « soif » (Istrati 1977 : 31), ce sentiment qui serait, affirme-t-il, « la figure que brasse toute la vie et la distribue à tous les vents » (Istrati 1977 : 77), et qu'il refuse de définir davantage. C'est « ce sentiment du bien et du beau [qui serait] infiniment plus puissant que celui du mal et du laid » (Istrati 1977 : 24) – et dont la France aurait parmi les nations [les plus] prodigues de cette pensée » (Istrati 1977 : 25) – qui aurait été à la base de sa vie et à la source première de son engagement. Il n'aurait jamais été un révolutionnaire professionnel. Depuis 1902 (date où il avait fait la connaissance à Braïla, en Roumanie, de Mikhaïl Kazanski, un jeune émigré russe qui l'amena à entrer en relation avec le mouvement socialiste roumain en 1904), sa « route », dit-il, « n'a jamais dévié. Je suis resté le révolutionnaire sentimental qui a soudé son destin à celui des vaincus du cuirassé *Cneaz Potemkine*, au débarquement desquels j'assistai en 1905 à Constantza » (Istrati 1977 : 204–205). C'est une manière très directe de rappeler qu'il n'aurait jamais cessé d'être un « compagnon de route »⁵ du communisme. Dans *Soviets 1929*, Victor Serge rappelle, lui aussi, au détour d'une phrase, sa « conviction absolue de servir l'intérêt supérieur de la Révolution » (Serge 1977 : 136). Boris Souvarine, dans *La Russie nue*, est plus nuancé. Il se garde de vouloir entrer dans des controverses doctrinales : « aux poisons des légendes contradictoires, il opposera simplement », déclare-t-il, « l'antidote du témoignage irrécusable d'un observateur invisible muni de références probantes à l'appui de ses propres constatations » (Souvarine 1977 : 32). Son but ne serait que de dire la vérité et de dénoncer une « légende soviétiste (sic) [qu'il juge] néfaste en couvrant des fautes, des déviations, une dégénérescence [...] contre-révolutionnaire » (Souvarine 1977 : 33). C'est à cet exercice de discernement critique qu'il se livre, à l'exemple de Victor Serge dans *Soviets 1929*. Leur but commun est de défendre la révolution contre ce qui la ronge de l'intérieur. D'où l'appel qui clôt le livre : « Le péril est en vous ! [...] Le salut est en vous » (Serge 1977 : 209). Telle est cet idéal, cette « autre flamme » qui les aurait animés, cette « flamme dont [...] étaient dévorés » (Istrati 1977 : 74), en apparence, le million et demi d'êtres humains [qui] défilèrent sur la place rouge » (Istrati 1977 : 74) au jour du X^e anniversaire de la Révolution. Le titre du livre, *Vers l'autre flamme*, serait un hommage à cette expérience, à ce « flamboiement » (Istrati 1977 : 74) de générosité. C'est à cette humanité meilleure que Panaït Istrati, Victor Serge et Boris Souvarine continuent de croire. Près de cinquante ans plus tard, en 1978, en France, le journal *L'Humanité* publiait une autocritique, intitulée « Sur le nouveau Gorki balkanique »⁶, où le Parti communiste français exprimait ses regrets et leur reconnaissait ce rôle de « pionnier » à travers la personne de Panaït Istrati.

Conclusion

Après seize mois dans l'U.R.S.S., le premier tome de la trilogie intitulé *Vers l'autre flamme* et signée par Panaït Istrati, paraît à Paris, le 15 octobre 1929. Dès la publication, l'accueil fut houleux. La polémique fut immédiate, violente, furieuse.

⁵ L'expression de « compagnon de route » désigne les intellectuels qui étaient proches du Parti communiste français sans en faire nécessairement partie.

⁶ « Sur le nouveau Gorki balkanique », in *L'Humanité*, Paris, 21 avril 1978.

Les insultes fusèrent. Romain Rolland garda le silence. Henri Barbusse fut le principal accusateur. Les campagnes de calomnies durèrent jusqu'à la mort de Panaït Istrati, en 1935. Le livre a été néanmoins l'une des toutes premières dénonciations du stalinisme qui aient été publiées en Europe occidentale. C'est un témoignage accablant. C'est un livre de colère dont la genèse est directement liée à l'affaire Roussakov. La chronologie du séjour de Panaït Istrati le révèle. Il fait la connaissance de Victor Serge à Leningrad, le 31 octobre 1927. En mars 1928, Victor Serge est exclu du P.C.U.S.⁷ pour « activités fractionnistes », arrêté et interné pendant deux mois alors que Panaït Istrati et que Nikos Kazantzakis reviennent d'un bref déplacement en Grèce. Le 30 décembre 1928, de retour à Leningrad, Panaït Istrati fête le réveillon avec Nikos Kazantzakis, chez Victor Serge, dans la famille Roussakov. L'affaire Roussakov se déclenche le 01 février 1929. Le 15 février 1929, Panaït Istrati est revenu à Paris. Le 20 mai 1929, il achève la rédaction de ce premier volume, *Après seize mois dans l'U.R.S.S.* Il écrit à Romain Rolland : « J'ai cassé la vaisselle » (Istrati 1977 : 196). Il est probable qu'il avait ramené avec lui, depuis Leningrad, la matière du second tome, *Soviets 1929*, conçu par Victor Serge. Dès son retour en France, on le sait, il sollicite Boris Souvarine. Le but de cette publication apparaît. L'idée serait née entre Moscou et Leningrad. Il s'agit d'aider la famille Roussakov et Victor Serge⁸ en révélant au grand jour le « mal qui ronge la Révolution » (Istrati 1977 : 200). Le réquisitoire est implacable. Le dessillement est identique. L'indignation est partagée. Les convictions révolutionnaires sont intactes. Panaït Istrati a conservé sa « foi de toujours » (Istrati 1977 : 306). Mais c'est à une « autre flamme », plus pure, qui est exaltée. C'est aussi un avertissement, singulièrement prémonitoire, qui était lancé, une mise en garde, trop méconnue, fondée sur le pressentiment que, « au milieu de l'universelle décomposition morale à laquelle nous assistons impuissants [...] de nouveaux maîtres [...] conduisent à la plus catastrophique débâcle spirituelle que l'histoire ait jamais connue » (Istrati 1977 : 253). *Vers l'autre flamme* a été ce cri d'alarme d'un précurseur des dissidents européens et roumains qui s'exprimeront beaucoup plus tard, au temps de la Guerre froide. Ce témoignage a été oublié.

Bibliographie

Istrati 1977 : Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme. Confession pour vaincus* [Tome I, *Après seize mois dans l'U.R.S.S.*], Paris, [Rieder, 1929], réédition Gallimard.

Serge 1977 : [SERGE, Victor], in Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme. Confession pour vaincus* [Tome II, *Soviets 1929*], Paris [Rieder, 1929], réédition Gallimard.

Souvarine 1977 : [SOUVARINE, Boris], in Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme. Confession pour vaincus* [Tome III, *La Russie nue*], Paris, [Rieder, 1929], réédition Gallimard.

⁷ P.C.U.S. : Parti Communiste de l'Union Soviétique.

⁸ Victor Serge sera arrêté en 1933, condamné à trois ans de prison, déporté dans l'Oural et ne reviendra en France qu'en 1936.

**A Forgotten Book of Exile : the Denunciation of Stalinism by
Panait Istrati, Victor Serge and Boris Souvarine in Panait Istrati's
Trilogy : *To the other Flame* (1929)**

There are writings that fall into oblivion. Such is the case of a very controversial book, *To the other Flame. The Confession of a Loser* that Panait Istrati published in October 1929, in Paris, under his own signature, on his return from a long stay in Russia between 15 October 1927 and 15 February 1929 for the Tenth Anniversary of the Bolshevik revolution, at the invitation of the authorities of the new Soviet Union. The book, written and published in French, consists of three volumes entitled *After Sixteen Months in the U.S.S.R.*, *Soviets 1929* and *Russia Unveiled*. The first volume only was written by Panait Istrati. The second was written by Victor Serge. The third was written by Boris Souvarine. These three distinct books are one of the first convictions in Western Europe of the Soviet reality of the world after ten years of turmoil and tragic convulsions. The publication of these books in Paris on October 15, created an immediate violent controversy. The smear campaigns lasted until the death of Panait Istrati in 1935. *To the other Flame. The Confession of a Loser* remains a relentless premonitory denunciation of Stalinism brought in by these three writers throughout a similar indignation based on a common shared faith in the purest "flame" of the Revolution. It is a terrible testimony, a book of anger, which deserves resurgence of oblivion.